



► DOUBLE DISCRIMINATION

L'ENVERS DU GAYTTO

Entre homophobie et racisme, pression sociale, exotisme et volonté d'émancipation, les homos des quartiers populaires tracent leur route. Des parcours parfois chaotiques, toujours singuliers, pour conquérir sa place dans la société.

Un «enfer» qui fascine. Depuis près de dix ans, journaux et télévisions pointent régulièrement l'homophobie «en banlieue». Rentrée 2009, l'engouement atteint son paroxysme. Deux livres passionnent les rédactions, *Homo-Ghetto, gays et lesbiennes dans les cités: les clandestins de la République*, de Franck Chaumont (1), et *Un homo dans la cité. La descente aux enfers puis la libération d'un homosexuel de culture maghrébine*, de Brahim Naït-Balk (2). Témoignage après témoignage se dessine le calvaire des homos «de cités», qui seraient victimes de l'homophobie la plus terrible. Épineuse réalité ou déformation médiatique? Aucune étude sérieuse n'a été menée. En 2005 et 2006, SOS Homophobie a, certes, consacré un chapitre aux banlieues dans ses rapports. Un focus réalisé grâce à 27 témoignages récoltés en 2004 (soit 2 % des cas), et 37 l'année suivante (soit 3 %). Pas vraiment significatif. Mais «spécifique» selon l'association: en banlieue, 46 % des actes homophobes impliquent des agressions physiques, contre 12 % pour l'ensemble des cas. «L'homophobie n'est pas moins violente dans les couches dominantes de la société, elle est moins visible. Dans le 16^e, des parents qui apprennent l'homosexualité de leur fils l'envoient chez le psychiatre pour

le «guérir». Ce qui vous casse le cerveau. En banlieue, on va vous casser la gueule. Quant au harcèlement homophobe dans l'entreprise, il peut vous conduire à la dépression. Et là, ce ne sont pas les jeunes de banlieue qui sont en cause», analyse Louis-Georges Tin, initiateur de la Journée mondiale contre l'homophobie et président du Conseil représentatif des associations noires (Cran).

Violences

«Le fait que la société française n'accorde pas les mêmes droits aux homosexuels accrédite l'idée qu'ils sont inférieurs», estime Caroline Mécary. Animatrice du Réseau d'aide aux victimes d'agression et de discrimination (Ravad), l'avocate a ainsi défendu

vécu un cauchemar. Il a 22 ans lorsqu'il emménage aux 3000 à La Courneuve (93). «Le bruit a couru que j'étais PD. Un soir, j'ai été interpellé par cinq ou six jeunes de 25-30 ans. Ils m'ont agressé sexuellement dans une cave. Après ça, d'autres garçons m'ont interpellé, souvent». Derrière l'homophobie affichée, la misère sexuelle. Porter plainte? Pas question. «J'habitais le même quartier que mes agresseurs, répond-il. Je ne voulais pas que mon homosexualité se sache. Et au fond, je me disais que je méritais ce qui m'arrivait».

Tabous

Pour Franck Chaumont, journaliste et ancien directeur de communication de Ni putes ni

«Mes parents ne me posent pas de questions... Je n'ai donc pas eu à mentir!»

MOHAMED

pour SOS Homophobie «un jeune homosexuel laissé pour mort dans un parc à Vitry-sur-Seine (94). Et Cynthia et Priscilla, qui ont dû déménager de leur cité d'Épinay-sur-Seine (91) après avoir été harcelées». Insultes, coups... et viols, parfois. Aujourd'hui président du Paris foot gay, Brahim Naït-Balk a

soumises, aucun doute: il existe une communauté homosexuelle à deux vitesses. «D'un côté, les homos des centres-villes; de l'autre ceux des banlieues, des cités [où] on se planque par peur, écrasé par mille pressions – familiales, culturelles et sociales» (3). Ces homosexuel(le)s, défend-il, «vivent dans des quartiers où ►►

» la modernité n'a pas pénétré, où hypervirilité et machisme sont des valeurs suprêmes» (4). Des territoires où l'homophobie serait différente d'ailleurs, différente d'hier, car nourrie par l'islam. Un discours désormais repris par une large partie de la classe politique, et très développé à l'extrême-droite. Pour Amine, qui a grandi dans une petite cité de Bordeaux, «la culture d'origine, méditerranéenne et machiste, joue beaucoup. À cause de la religion, qui n'aime ni les homosexuels ni la féminité». Mais il nuance: «Si on ajoute à ça un faible niveau d'éducation, peu d'ouverture sur l'extérieur, l'effet de groupe... C'est compliqué». À 32 ans, ce fils d'immigrés algériens vit loin de sa famille. Ses parents? Il ne leur dira sûrement jamais.

«Quand j'ai découvert que j'étais homo, j'ai d'abord rejeté violemment la religion.»

LUDOVIC LOTFI MOHAMED ZAHED

Il tait aussi son homosexualité sur son lieu de travail, le Sénat. «Quel que soit le milieu, c'est rare de le crier sur les toits, estime Mohamed, 30 ans. Chez moi, comme dans beaucoup de familles arabo-musulmanes, on ne parle pas de sexualité. Mes parents ne me posent pas de questions... Je n'ai donc pas eu à mentir!»

Homo et musulman

Un tabou que certains ont fait voler en éclats. Président de l'association Homosexuel-les et musulman-es de France (HM2F), Ludovic Lotfi Mohamed Zahed dit avoir mis 20 ans à s'assumer. Après s'être plongé dans le salafisme, il envoie tout valser à 17 ans. «Quand j'ai découvert que j'étais homo, j'ai d'abord rejeté violemment la religion, puisqu'on n'arrêtait pas de dire que les gens comme moi étaient des pervers.» S'ensuivra une

longue quête identitaire, qu'il relate dans son livre *Le Coran et la Chair* (5). «J'ai compris qu'on peut découpler la vision de l'islam comme religion dogmatique, de la recherche spirituelle qui, elle, n'est pas incompatible avec les orientations sexuelles ou les identités de genre», explique-t-il. Présentatrice pour une chaîne de télévision canadienne, Irshad Manji assume elle aussi son identité musulmane et homosexuelle. Passée par l'école coranique, elle étudie ensuite les textes sacrés toute seule. «À la relecture du Coran, j'ai été surprise par le nombre de passages qui suggèrent que Dieu aurait délibérément créé de la diversité. Si Dieu est tout-puissant, comment les homosexuels pourraient-ils être une erreur de la création?»



Louis-Georges Tin

DARNEL LINDOR

Un discours qui lui a valu des remerciements, mais aussi des menaces. Pourtant, Irshad Manji refuse de se taire et plaide pour une réforme musulmane, dans la tradition d'Ijtihad, mouvement de pensée interne à l'islam qui encourage une réflexion critique. Ludovic Lotfi Mohamed Zahed, lui, a choisi d'épouser religieusement son conjoint, début 2012. L'occasion d'amorcer un dialogue. «Ça m'a pris 10 ans pour ouvrir le débat avec mes parents. Mais ils étaient présents à mon mariage. Les musulmans ne sont pas réfractaires au débat. Ils ont des préjugés... Comme tout le monde! Ce ne sont pas des musulmans qui ont dit "et pourquoi pas le mariage avec des animaux?" »,

rappelle-t-il, faisant référence aux propos de la députée UMP Brigitte Barèges. Trop facile, selon lui, de se laisser aller aux amalgames entre homophobie et islam, entre religion et culture. «Plus jeune, mon frère m'a brisé la mâchoire et le nez en me disant "ça fera de toi un homme". Il ne m'a pas dit "ça fera de toi un bon musulman ou un bon Arabe". C'est la masculinité toute-puissante qui est en question».

Doubles vies

Les filles ne sont pas épargnées. «Il est moins évident d'être lesbienne que gay. Une lesbienne fait l'objet de fantasmes, notamment dans les films X hétérosexuels, mais celle qui s'assume souffre de l'image de la femme "mal baisée"», estime Suzanne, 39 ans, d'origine arménienne et camerounaise, qui vit pleinement son homosexualité. Impensable pour Nawel. À 23 ans, elle n'envisage pas de révéler son orientation sexuelle à sa famille. «Ce n'est pas une histoire de religion, c'est juste que j'ai peur de les décevoir pour toujours. Alors je préfère que mes histoires amoureuses restent à leur place. C'est mon intimité», explique la jeune fille en évoquant sa double vie. Loin d'être rare. «Beaucoup d'homosexuels d'origine musulmane ont du mal à s'assumer, ajoute Ludovic Lotfi Mohamed Zahed. J'ai vu des hommes de 35 ans venir à l'association me dire »



Suzanne

PHILIP NENIME



Ludovic Lotfi Mohamed Zahed

DARNEL LINDOR

» qu'ils songeaient à se marier parce que leur famille comptait sur eux. Et aussi que, de toute façon, ils ne voulaient pas se définir comme gays. » Schizophrénique.

« Quand tu vis en contradiction avec ton groupe, ça peut provoquer des pulsions destructrices. Tu as une mauvaise estime de toi. Tu vis ta sexualité dans la clandestinité », analyse Amine. Rarement simple à révéler, l'homosexualité se complique quand on vit dans un quartier périphérique, déserté par les associations LGBT et les services publics. « Ce qui rend les choses difficiles en banlieue, c'est que tout le monde se connaît », ajoute Louis-Georges Tin. D'un voisin à l'autre, la rumeur se répand comme une traînée de poudre. « L'homophobie dans les banlieues est réelle... comme elle l'est dans la plupart des villages et petits milieux où tout se sait, où le contrôle social est fort », explique le sociologue Daniel Welzer-Lang. « C'est aussi le cas outre-mer, où s'ajoute la contrainte géographique. La Martinique, c'est 80 km du nord au sud. Impossible de s'échapper un week-end ! Vous êtes constamment soumis au regard des autres. C'est une des raisons pour laquelle beaucoup de Domiens font le choix, douloureux, du départ », rappelle Louis-Georges Tin.

Minorités dans la minorité

Mais une fois loin de leur famille ou de leur quartier, les homos issus des minorités doivent composer avec d'autres barrières. Côté institutions ? Invisibles. « Les communautés noires et métisses sont systématiquement

oubliées des rares actions menées contre l'homophobie en France. Nous avons dû insister auprès du ministère de l'Enseignement supérieur pour qu'une campagne

La communauté LGBT semble reproduire les schémas de la société.

affichée dans les universités présente au moins une personne de couleur. Ça a été fait, après nous avoir opposé que ce n'était pas une campagne contre le racisme ! », raconte David Auerbach Chiffrin, président de la fédération Total Respect-Tjenbé Rêd, qui lutte contre le racisme, l'homophobie et le sida. Des problématiques minoritaires qui peinent aussi à émerger dans la communauté homo. L'inter-LGBT, par exemple, qui regroupe les collectifs gays, a refusé d'intégrer le collectif HM2F. « Une minorité s'est montrée totalement réfractaire au fait qu'on se dise musulmans. Ils nous

ont reproché de parler de religion, d'avoir un double discours, disant qu'ils ne pouvaient pas nous faire confiance, explique Ludovic Lotfi Mohamed Zahed. Pourtant discriminée, la communauté LGBT semble reproduire les schémas de la société. C'est ce qui a poussé un groupe de militantes à créer Lesbiennes of Color (LOCs). « Le mouvement LGBT est un groupe de Blancs, français et majoritairement masculin. À l'intérieur du mouvement féministe et lesbien, nous ne cessons de nous battre pour la prise en compte de nos analyses. On était inexistantes, expliquent Sabreen, Nawo et Moruni, cofondatrices de LOCs. La plupart d'entre nous viennent de pays colonisés, ce qui a marqué notre parcours social et économique. Nous ne sommes pas seulement confrontées à la lesbophobie, nous vivons aussi le racisme et l'oppression sociale ! » Une parole difficile à faire entendre dans le milieu féministe et lesbien blanc (français en particulier) qui, au nom de l'universalisme, laisse peu de place à ces questions. Aux mouvements minoritaires ►►

L'intox

Automne 2009. Un même chiffre fait le tour des médias : 46 % des actes homophobes sont commis en banlieue. Faux ! Le rapport 2006 de SOS Homophobie, sur lequel s'appuient les journalistes, consacre effectivement un chapitre aux « banlieues », mais précise que ces situations « ne représentent que 3 % des témoignages reçus ». Parmi eux, 46 % font état de violences physiques. Pas vraiment ce qui est relayé dans la presse... « 46 % des témoignages d'agression physique [reçus par SOS Homophobie] émanaient de banlieue », lit-on dans les Inrocks (1). « Sur 4 000 témoignages, 46 % proviennent des cités », déclare Franck Chaumont, auteur de Homo-Ghetto, dans C à vous (2). De la maladresse à la désinformation... il n'y a qu'un pas. ► C.G.

1. « Pas de quartier pour les homos », Les Inrockuptibles, 29/09/2009.
2. C à vous, France 5, 29/09/2009.



Nawo et Maruni

DARNEL LINDOR



►► donc, de s'en emparer, dans le sillage du «black feminism» américain porté par Angela Davis.

Exotisme

«Les personnes de couleur ont une place bien assignée: le jouet sexuel, le fantasme, avec en arrière-plan le soleil et la plage. Quand nous menons des actions outre-mer, la première remarque qu'on nous fait ensuite dans l'Hexagone c'est: "Ouah, la chance! Vous avez dû bien vous amuser! Et le sexe... génial, non?". Les gens ne se rendent pas compte à quel point ces clichés sont insultants et traduisent une méconnaissance crasse de nos problématiques», s'insurge David Auerbach Chiffirin. Quand ils ne sont pas vus comme des victimes, les homos noirs, arabes ou asiatiques sont perçus comme exotiques. «Il y a une peur et une fascination pour l'image du Beur ou du Black super viril, avec un

imaginaire un peu orientalisé», confie Mohamed. En boîte, le délit de faciès est courant. Mais sur le net, les sites gays «ethniques» ont la cote, de CitéBeur à Univers Black. Ici, l'exotisme ethnique se double d'un exotisme social. On y cherche du porno estampillé «caillera», et des «plans cave» avec des mecs en jogging. Quitte à payer. «Sur les sites de rencontres entre filles, le racisme est flagrant, ajoute Suzanne. J'ai toujours été en couple mixte, parfois on demande à ma compagne comment elle a fait pour être avec une Noire. Certaines ne comprennent pas qu'on soit en couple par amour, et pas pour le fantasme».

Stéréotypes

«Tout en étant l'objet de convoitise sexuelle, ces minorités dans la minorité se retrouvent marginalisées, estime Didier Lestrade, cofondateur d'Act-Up et auteur de Pourquoi les

gays sont passés à droite (6). La question du racisme au sein de la communauté LGBT est réelle. Accepte-t-on les gays et lesbiennes

issus de l'immigration en tant que tels? Faut-il qu'ils prouvent leurs capacités d'intégration avant tout? C'est le même sujet que dans toute la société». Entre homophobie, racisme, sexisme et discrimination sociale, les homosexuel(le)s issus des minorités sont au croisement des luttes... et des préjugés. «Les stéréotypes homophobes et racistes sont plus proches qu'on ne le pense. On dit des homosexuels qu'ils sont des bêtes de sexe, comme les Noirs. L'homosexuel est censé être frivole, le Noir toujours souriant. L'animalisation et l'infériorisation des uns et des autres est fréquente, analyse Louis-Georges Tin, dont l'homosexualité affirmée n'a jamais suscité de critique sur sa position à la direction du Cran. Alors je ne sais pas si les homosexuels et les Noirs ont beaucoup de choses en commun, mais l'homophobie et le racisme, eux, en ont beaucoup».

► Aurélia Blanc

1. Éditions Le Cherche-Midi, 2009.
2. Éditions Calmann-Lévy, 2009.
3. Homo-Ghetto, F. Chaumont, p. 197.
4. Le Monde, 19/11/2009.
5. Éditions Max Milo, 2012.
6. Éditions Seuil, 2012.

Et au taf?

Pas toujours rose, la vie en entreprise! Le monde du travail reste l'un des principaux terrains de l'homophobie, après Internet et le voisinage (1): les gays seraient même payés 5,5% à 6,5% de moins que les hétéros (2). Et lorsqu'on est en plus issu d'une minorité visible, les barrières s'accumulent. Déjà confrontés au plafond de verre, de nombreux homos issus des minorités préfèrent donc cacher leur orientation sexuelle, révèle l'association l'Autre Cercle. Quitte à venir seul aux événements de l'entreprise, à ne pas mettre son conjoint sur sa mutuelle... «En guise de double peine, la double discrimination», résume l'Autre Cercle (3).

► A.B.

À lire:

Angela Davis: Femmes, race et classe, éditions des femmes, 2007.
Jasbir K. Puar: Homonationalisme. Politiques queer après le 11 septembre, éditions Amsterdam, 2012.

1. SOS Homophobie, rapport 2011.
2. Orientation sexuelle et discrimination salariale en France, T. Laurent et F. Mihoubi, 2010.
3. Enquête sur la double discrimination, L'Autre Cercle, 2011. www.autrecercle.org